

PERCEPTION ET INTERPRETATION AMHARIQUE DE LA MONTAGNE

Jean GALLAIS Professeur,
Université Paris IV
191, rue St-Jacques,
75005 PARIS

Mots clés : Ethiopie, montagne, LEDRA, perception de l'espace.

Keys words : Ethiopia, mountain, LEDRA, space perception.

Résumé : On ne peut demeurer dans des analyses objective et intemporelle des relations entre le groupe ethno-culturel amharique et la montagne éthiopienne. Le projet historique et millénaire du peuple amharique et de l'Etat éthiopien repose sur le choix d'un étage montagnard comme base centrale d'une vaste organisation régionale. C'est « *l'étage politique* » qui ne présente pas une supériorité objective sur les autres, mais qui, dans l'univers mental, est structuré par divers réseaux, identifié dans le quotidien de la vie courante, « *sacralisé* » par l'omniprésence et la densité d'un religieux propre.

Le « *dévoilement* » récent des risques et contradictions du choix aboutit-il à une remise en question fondamentale de la perception géographique que prônent des protagonistes d'un autre système culturel ?

Abstract : It is impossible to keep on doing objective and untemporal analyses of the relations between the ethno-cultural ahmaric group and the Ethiopian mountains. The historical thousand years project of the Ahmaric people and of the Ethiopian State relies on the choice of a mountain terrace as the central basis for a large regional organization. It is the "political level" which does not represent an objective superiority on the others but which, in the mental universe, is structured by different networks, identified in the daily life and "made sacred" through the omnipresence and the large number of specific clergy.

Does the recent "unveiling" of the risks and contradictions of this choice lead to a fundamental questioning of the geographical perception supported by the protagonists of another cultural system?

Les problèmes d'ethnogéographie se sont imposés à moi dans l'étude faite il y a trente années du Delta intérieur du Niger lorsque je découvris les interprétations propres que les diverses ethnies appliquaient à un milieu d'apparence homogène pour le géographe. Ces interprétations diverses m'obligeaient à considérer à la fois plus finement la nature et les processus historique et culturel qui établissaient un certain lien entre ethnicité et milieu spécifique. Reprenant la question vingt ans après, je confirmais cette notion « *d'écologie culturelle* » mais je la traversais par un souci plus marqué de la perspective chronologique qui donnait à certaines sociétés une véritable historicité et qui, pour d'autres, se nourrissait d'une reconduction cyclique. A cette distinction je n'attachais aucune opposition définitive mais une certaine phase de développement culturel et la possibilité de toutes situations transitionnelles.

Un intérêt récent pour l'Ethiopie (Gallais, 1989) m'engage à observer l'admirable exemple ethnogéographique que fournit dans ce pays la haute montagne et ses rapports avec une culture millénaire. Les questions sont multiples et embrassent en définitive la liste complète des thèmes qui nous sont proposés dans ce colloque. L'idée d'un projet historique dont la haute montagne, plus précisément un certain étage, est la base régulatrice, est ci-après défendu dans sa permanence, mais aussi dans ses contraintes. Nous pouvons en 1990 le reconstituer encore dans ses divers réseaux culturels, religieux et surtout dans les structures du peuplement qui, en définitive, dans les lourdes organisations politiques sont les plus résistantes.

Mais en 1974 l'histoire éthiopienne s'est soudainement accélérée. Bien que celle-ci ait été bouleversante en de nombreuses périodes, la révolution contemporaine n'a eu, semble-t-il que peu d'équivalence dans les remises en question géographiques antérieures. La question essentielle est alors la suivante : la Révolution culturelle qui ancre les structures géographiques nouvelles glisse-t-elle une perception différente de la montagne historique et une représentation nouvelle de son rôle dans le cadre de l'Etat ?

1 - LECTURE SEPARATISTE OU UNITAIRE DE LA MONTAGNE

Il nous faut d'abord préciser les deux termes confrontés : une certaine « *ethnie* » - peuple amharique -, un certain « *milieu* » - la montagne -. S'il est vrai que sont parlées quatre-vingt à cent langues dans le cadre de l'Etat éthiopien, les langues sémitiques le sont, sinon par le plus grand nombre, du moins par les peuples qui furent historiquement les artisans de l'Etat moderne et de ses prédécesseurs plus ou moins durables. Parmi ces langues sémitiques deux d'entre elles sont parlées par les fidèles de l'Eglise chrétienne monohysite et leur aire continue couvre la région montagneuse septentrionale, mis à part les quelques flots des langues couchitiques préexistant à la sémitisation (Agew) ou mis en place par des migrations plus récentes (Oromo). Ce sont les peuples de langue amharique -environ huit millions de personnes- peuplant les provinces du Choa, Gondar, partie du Wélo et ceux de langue tigrinia, -environ quatre millions de personnes- dans la province du Tigré et le sud de l'Erythrée (National Atlas of Ethiopia). Cet ensemble de populations réunies par la langue, la religion, la culture, souvent par le péril comme elles le furent sous les attaques islamiques (guerres d'Ahmed Gragn au XVIe siècle) ou lors de la pénétration des tribus Oromo au XVIIIe siècle, doit une grande part de son individualité géo-culturelle à une impressionnante localisation montagnarde que révèle la carte à petite échelle (fig. 1). La coïncidence est très précise sur le versant oriental le plus abrupt du massif et les infiltrations oromo sont limitées aux bassins du piémont. Sur le flanc ouest, au Gondar, les Amhariques occupent les versants et plateaux s'inclinant plus modérément vers les plaines des affluents du Nil, mais ont peu empiété plus au Nord sur le bas-pays du Gash. Vers le Nord, les populations chrétiennes sont majoritaires jusqu'à la passe de Kéren mais n'occupent pas les hauts massifs du Nord de l'Erythrée (Sahel). En ce qui concerne la limite méridionale les Amhariques pénètrent peu à l'Ouest sur la rive gauche du Nil bleu mais se sont étendus davantage au Choa sur le revers du escarpement oriental.

La forte relation qui unit l'ensemble culturel amharique-tigrinia et la haute montagne éthiopienne nous engage trop facilement à un certain déterminisme. Comment échapper au sentiment de la toute puissance du milieu montagnard sur les hommes quand on considère le volume de celui-ci, ne serait-ce qu'à l'échelle de l'ensemble de l'Etat : sur 1 200 000 km², 230 000 sont à une altitude supérieure à 2 000 m et 730 000 à plus de 1 000 m, soit 60 %. Trente et un sommets ont plus de 3 500 m et dix culminent à plus de 4 000 m. Sur ces dix sommets cinq sont en Pays amharique dont le haut massif du Simen avec le Ras Dejen à 4620 m. Ce volume montagneux exceptionnel s'élève toujours vigoureusement sur le bas-pays périphérique. Ceci résulte d'une orogénie toujours actuelle qui fait jouer les différentes masses en blocs, escaliers de faille, fossés tectoniques. Ces mouvements furent accompagnés de venues de laves basaltiques constituant des tables que l'érosion vigoureuse découpe en buttes et en piliers. Ainsi se dresse un ensemble élevé, dominant sur 1 200 km du nord au sud les plaines périphériques drainées vers le Nil à l'ouest et vers le fossé de la mer Rouge à l'est. Pour simplifier, deux mondes sont aux prises : le haut et le bas-pays. Mais un changement d'échelle s'impose. Le haut pays n'est pas une table massive. Des vallées profondes taillées le plus souvent en gorge la morcellent. Les entailles majeures furent en elles-mêmes des milieux originaux, rubans de pays chauds arides, broussailleux prolongeant le bas-pays. Elles furent surtout, avec leurs fleuves, des obstacles difficiles à franchir, des frontières disputées entre provinces. Ainsi le Tékézé sépare le Tigré du Gondar, le Nil bleu, le Gondar du Gojam et celui-ci du Wéléga, l'Awash, le Choa de l'Arusi et du Harargué. Il en est de même à plus grande échelle par des fleuves secondaires entre régions ethniques et historiques plus petites.

L'ambivalence de la montagne amharique -unité d'ensemble par opposition au bas-pays, hauts plateaux individualisés et séparés jusqu'à une mosaïque de pays de petites dimensions, est la clef de l'histoire éthiopienne qu'il s'agisse des tentatives hégémoniques sur le bas-pays ou de l'alternance périodique de l'unification et de l'éclatement du haut-pays. Autochtones, voyageurs, géographes, l'ont toujours souligné. Les cartes les plus anciennes de l'Ethiopie donnent une représentation « *massive* » de la montagne. Ainsi celle de Gastaldi (1564) montre deux grands remparts nord-sud limitant la forteresse à l'est comme à l'ouest. Entre les deux, un espace confusément accidenté, drainé par le Tékézé.

La plupart des Européens du XIXe siècle ont été plus sensibles au fait montagnard global. Pour Conti-Rossini (1937) « *Ethiopia is a region determined by its natural conditions a physical unit* » (cité par Pedrides, 1964).

Les propos de Reclus (1893) évoquent successivement « *une haute forteresse insulaire* » et la multitude de tables coupées de précipices et surmontée de tours, certains immenses plateaux, d'autres tables étroites limitées par de murailles verticales auxquelles s'applique le terme *amba* : une par son isolement, l'Ethiopie est très diverse à l'intérieur par les découpures de son plateau et Reclus voit dans cette dualité, d'un côté les raisons de son indépendance, de l'autre ses guerres intestines.

L'Ethiopie moderne souhaite oublier le facteur séparatiste, cultive l'identité montagnarde à l'intérieur de « frontières naturelles » tout en justifiant le rattachement pur et simple de la périphérie

des bas-pays. L'argumentation géo-politique est ici clairement exprimée : *"the mountain is Ethiopia and vice-versa Ethiopia is the mountain. The mountain being here constituted not only its primeval mass but also by all which lies at its foot ... and thus forms its natural interland, both geographical and political"* (Pedrides, 1964).

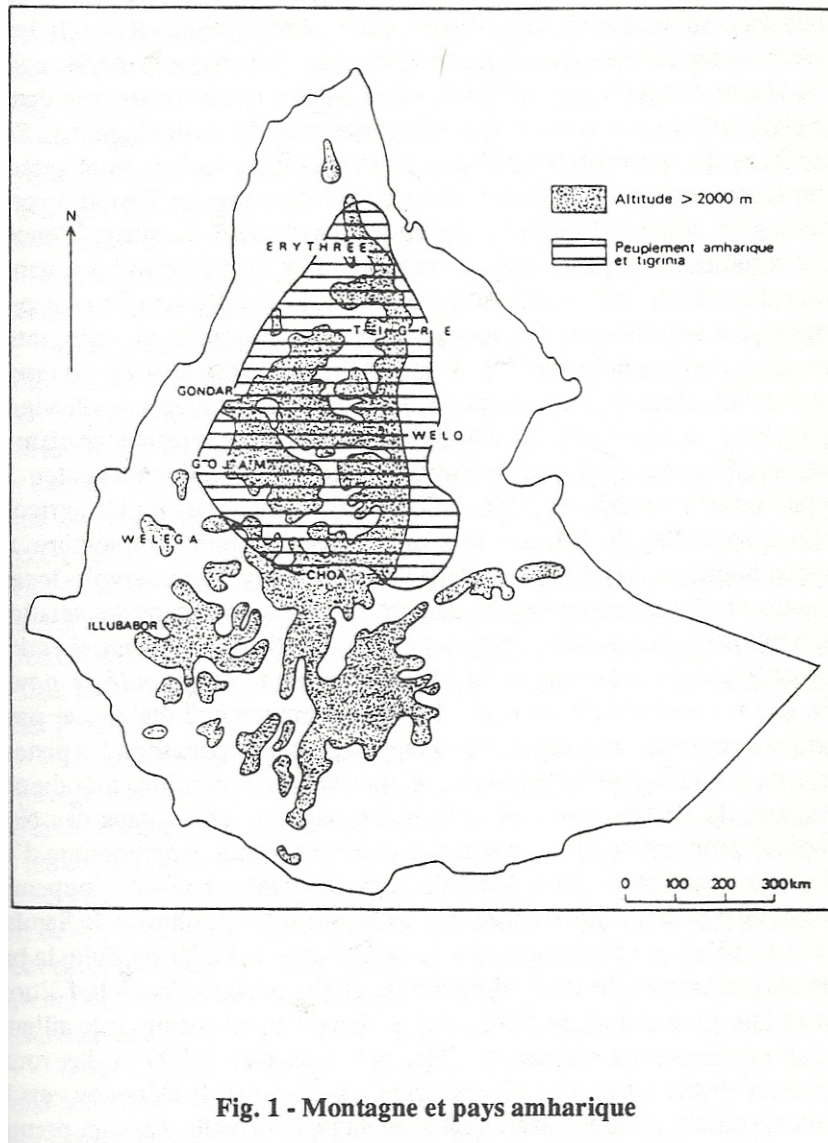


Fig. 1 - Montagne et pays amharique

II - UNE DUPLICATION HISTORIQUE ?

La perception de la montagne par le groupe culturel amharique est nourrie à l'évidence par le rôle historique que celle-ci joua et, en premier lieu, par le choix de la haute montagne tigréenne comme noyau à partir duquel les structures mentales et politiques, disons pour simplifier l'amharisation, se répandirent. Divers problèmes de géographie culturelle sont ainsi mis en question : avant tout la notion de choix géographique comme décision assumée collectivement et de façon durable. Le mécanisme supposé soulèverait d'immédiates réticences si l'on ignorait le redoutable enchaînement des structures progressivement mises en place qui pérennisent une situation à partir de la connaissance subjective d'un milieu naturel. Précisément, il s'agit ici de l'installation des Sabéens dans la haute montagne. On sait que la mer Rouge est dans la Haute Antiquité une Méditerranée dont les rivages sont unis dans la même civilisation par une active circulation des produits et des hommes. Entre 800 et 500 av. J. C. les centres les plus actifs sont dans les régions montagneuses du Yémen contrôlant à la fois les pistes transdésertiques de l'Arabie vers la Mésopotamie, celle de l'arrière-pays littoral producteur de musc, d'encens, celles des routes maritimes vers le monde méditerranéen. Parmi les organisations les plus actives, celle des Sabéens dont le noyau est l'actuel Sana. A partir de cette région arabe des vagues successives de migrants, commerçants en premier lieu, traversent la mer Rouge et installent du côté africain un modèle d'organisation spatiale si comparable que l'idée d'une duplication vient à l'esprit. Traversée une plaine littorale subaride, la montagne tigréenne offre des conditions climatiques et topographiques comparables à celles du Yémen. Les Sabéens trouvent à l'altitude 2 000 - 2 500 m les mêmes possibilités agricoles, des pluies annuelles de 600 à 1 000 mm surtout de juin à septembre, une végétation identique, la possibilité d'une irrigation à partir de réservoirs locaux. C'est cette similitude qu'évoque Blanchard en inversant le sens des relations, ce qui n'est pas à exclure en certaines périodes. Parlant du Yémen, il écrit « *Il est possible que les Abyssins aient autrefois conquis et assimilé ce pays si proche qui ressemble tant au leur* ». La base montagnarde établie, le projet amharique comprend

deux orientations majeures : d'une part, tenir les pistes et les ports de la mer Rouge; d'autre part, établir un jeu de relations méridiennes vers le nord, la Haute Egypte et la Nubie, et au sud vers le pays des Noirs « Ethiopios » proprement dits. Laissant de côté ce schéma géographique d'ensemble, une observation plus détaillée suffit à localiser le développement progressif du noyau d'origine sabéenne. La façade littorale choisie, le Samhar, offre à la fois l'abri le plus important de la côte avec le Golfe de Zula, la baie de l'ancien Adulis et de l'actuel Missiwa, et l'avantage d'un relief littoral proche réduisant la plaine côtière désertique beaucoup plus épuisante ailleurs. Ayant atteint le moyen plateau de l'Hamsen à plus de 2 000 m, les routes divergent au plus court vers les plaines du Nil par la passe de Déren ou vers les plateaux encadrant le fleuve Mareb où s'implante la capitale Axoum, premier cœur de l'Ethiopie montagnarde sous la dynastie issue de l'alliance légendaire entre Reine de Saba et Salomon.

III. VERCINGETORIX BI-MILLENAIRE... ET VICTORIEUX

Sans entrer dans le détail d'une géographie du passé, un parcours rapide des relations montagne-organisation étatique de la vieille Ethiopie montre la fidélité historique à cet étage d'altitude supérieure à 2 000 m où s'établirent les Sabéens. De l'époque axoumite, les sites archéologiques identifiés sont en majorité situés sur le Plateau du Shiré et dans la montagne comprise entre le Tékézé au sud et le Mareb au nord, tous à une altitude de 2 100 à 2 400 m dominant de plus de 500 m les vallées qui les encadrent. La capitale elle-même s'étage aux environs de 2 100 m. Dans leur expansion vers les montagnes plus méridionales, les Rois d'Axoum n'hésitent pas à attaquer les blocs montagneux plus élevés de la Haute Ethiopie comme le Simien. C'est bien cet exploit qu'une inscription de 300 av. J.C. rappelle "*I waged war on ... the people of Semien who live across the Nile Tekeze in inaccessible and snowbound mountains where storm and ice cold persist and the snowfall is so deep that a man sink in it up to his knees*".

C'est précisément du Semien qu'est issue la dynastie Zagwé dont la reine Judith fut la princesse la plus connue, ne serait-ce que par la destruction d'Axoum, une des bases de Judith étant la butte d'Ayond, Amba Ayond. Une autre montagne du Tigré, Debra Damo, sert de refuge aux Axoumites tandis que la capitale est détruite. La période Zagwé voit le début de ce glissement du centre de gravité politique vers le Sud dans le cadre montagneux qui est le fait de géographie historique le plus constant jusqu'à nos jours. Au début du XIIIe siècle, c'est dans les hautes montagnes du Wélo que se situe la capitale Lalibella à quelque 20 km du Alune Joseph (4190 m). Il n'est pas jusqu'aux extraordinaires églises de la région, taillées dans le roc, aux tunnels qui les unissent, qui ne traduisent la recherche de sécurité par l'utilisation originale du milieu montagnard.

Incontestablement, c'est au XVIe siècle lors des guerres de conquête et de pillage menées par l'Emir Gagn originaire de l'Adoual dans le Bas-Pays, que la montagne est le facteur décisif de résistance. Les Ethiopiens s'appuient les *amba*, véritables forteresses naturelles que sont les buttes volcaniques isolées aux murailles verticales, autant de Gergovie et d'Alésia dont les noms sont devenus également des symboles nationaux : Amba Geshem, longtemps cœur de la résistance; Dabra Damo, lieu de refuge de la Reine-mère ... L'élan puissant des armées musulmanes de Gran finit par s'épuiser dans le Haut-Pays d'accès si difficile et dont les conditions climatiques sont si différentes.

Dans l'époque suivante, les descendants lointains des souverains sabéens constituant la dynastie salomonide retrouvent le pouvoir et s'installent à Gondar dans le haut bassin du Lac Tanu vers 2 200 m. C'est une région agricole productrice, éloignée des basses terres de l'Est.

Le souverains gondariens amharisent le haut massif du Choa durant les XVIIe et XVIIIe siècles, Extension excessive ? Leur déclin ouvre l'époque des grands féodaux « *mesafint* ». Le facteur séparatiste du relief reprend de la vigueur dans l'organisation politique. A travers les nombreuses vissitudes qui jalonnent le XIXe siècle, trois ensembles régionaux montagnards évoluent en unités politiques souvent adversaires. Au Nord, le Tigré; au centre, le Gondar, du Tékézé au grand coude du Nil bleu, contrôle les riches terres agricoles du lac Tana et du Plateau du Gojam ; au sud le Choa, marche militaire, au contact direct avec les peuples hostiles des bas-pays orientaux.

Cependant, les souverains de Gondar semblent les plus aptes à mettre un terme à l'anarchie féodale. L'empereur Théodoros établit son contrôle du Tigré au Choa après de nombreuses campagnes dont beaucoup ont des forteresses naturelles comme enjeux et termes : Gur Amba, Debré Tabor (1 853 m), Takusa (1 853 m). L'extraordinaire Amba de Magdala est le théâtre de l'ultime défaite en 1968.

L'histoire déserte dans une certaine mesure la montagne amharique à partir de Ménélik dont les conquêtes soumettent les peuples plus méridionaux, qu'il s'agisse des montagnards Arsi, Guragé, Kefa, Sidama ... ou des habitants du Bas-Pays. Elle sera de nouveau montagnarde, et souvent en des lieux déjà célèbres, lors de la reconquête sur les Italiens en 1941 ; Amba Alagni, site archéologique bien connu, sera l'un des derniers points de résistance italienne ... , comme Gondar en mai 1941.

IV - LE VOCABULAIRE AU SERVICE DE L'APOLOGIE MONTAGNARDE

L'installation des Sabéens à haute altitude et leurs activités de commerce vers les bas-pays périphériques établissent la géographie culturelle amharique sur une dualité qui s'exprime immédiatement par les deux expressions antagonistes ; haut-pays *dega*, bas-pays *kola* (ou *kwalla*) dont le champ sémantique s'élargit en concept qu'il convient d'identifier.

Qu'il s'agisse de l'opinion populaire ou d'ouvrage d'enseignement, les deux termes ont une connotation d'ambiance climatique. Le « *dega* », c'est le pays frais et humide autant et davantage que le relief topographique, la montagne qui recourt plutôt au terme « *gäbäl* » proche de l'arabe « *gabäl* ». Le « *kola* » c'est le pays chaud et sec. Un ouvrage de géographie élémentaire pour les écoles éthiopiennes donne les définitions suivantes : *dega*, étage montagnard à plus de 1 500 m d'altitude; *kola*, région recevant moins de 500 mm de pluie (Last, 1954).

Notons que les références ne sont pas les mêmes : altitude pour la première, sécheresse pour la seconde. La relation altitude-climat est-elle aussi simple et identique sur l'ensemble éthiopien ? Sur une carte élémentaire du même ouvrage (fig. 2) on a distingué en utilisant la langue anglaise six milieux agricoles, ce qui permet d'entrer trois données qui ne sont pas uniformément liées : altitude, températures, précipitations. Les deux situations extrêmes sont les « *hot dry lowland* » qu'on peut considérer comme le *kola* le plus désertique et les « *cold wet highlands* » où des pluies fortes, températures basses, sont liées aux fortes altitudes. Une situation atténuée de celles-ci et sur une étendue beaucoup plus considérable est celle des « *cool wet uplands* ».

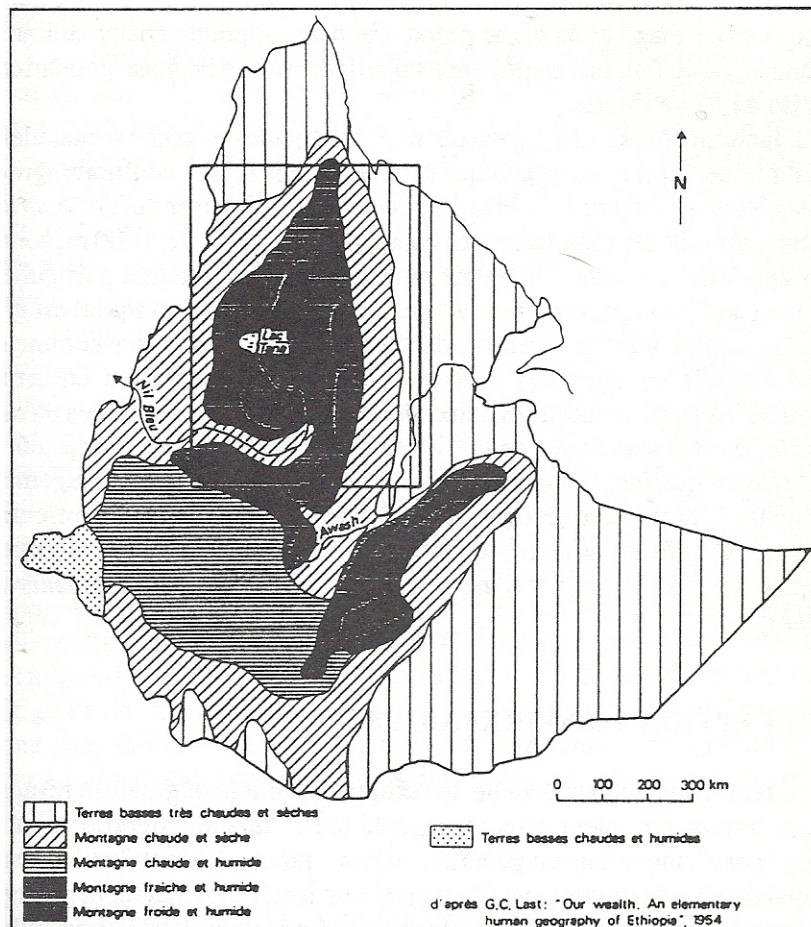


Fig. 2 - Grandes régions agroclimatiques

Restent trois types de pays. Un *kola* atténué « *warm dry upland* » s'interpose entre les montagnes fraîches et humides et le *kola* désertique; il s'agit des versants inférieurs de la montagne et des parties hautes du piémont. Les montagnes du Sud de l'Éthiopie à une latitude subtropicale sont à la fois chaudes et humides, « *warm wet uplands* », la chaleur y étant réduite par l'altitude. Il n'en est pas de même pour les « *hot wet lowlands* » où une extrême chaleur et la pluviosité vont ensemble dans les plaines du Sud-Ouest éthiopien. Il ressort de cette classification que la dualité simple *dega-kola* n'est applicable nettement que dans les régions montagneuses du centre et du Nord éthiopien : en pays

tigréen et amharique. Les bas-pays torrides et secs et les bas-pays chauds et secs constituent le *kola* ceinturant les massifs montagneux. Ceux-ci appartiennent au *dega*, qu'il s'agisse des hauts pays frais et des hauts pays froids. Le caractère abrupt du relief mettant en voisinage des lieux d'altitude très différente permet souvent une perception visuelle immédiate des oppositions. C'est bien ce que veut dire d'Abbadie avec une certaine généralisation : « *le dega est un plateau borné par des précipices dont l'escarpement est souvent tel qu'on peut s'asseoir sur les bords, les jambes pendantes dans le vide* ».

Les auteurs ont cherché une précision altitudinale à cet étage ce qui n'est pas facile compte-tenu des autres facteurs climatiques : latitude, exposition (régions au-vent et sous-le-vent), marquerie des milieux locaux. Reclus limite le *dega* vers le bas à 2 400 m, et le *kola* vers le haut à 1 800 m. Entre les deux s'interpose la « *montagne de la vigne* », *woïna dega*. Raffray place les étages à des altitudes sensiblement différentes; le *dega* s'élève de 2 000 à 1 000 m et le *kola* se tient entre 1 000 et 1 500 m. Notons le maintien d'un étage intermédiaire non défini.

La perception populaire des limites des deux étages ne peut être altitudinale que très indirectement. Faute de disposer de mesures objectives, ce sont les notations climatologiques d'ambiance qui la guide. Dans le *dega* l'air serait plus doux et calme, tandis que dans le *kola* il est chaud, sec et fréquemment tourbillonnaire ou venteux. Tout cela est bien approximatif car l'auteur se souvient de cruelles onglées lors de parcours à cheval vers 2 500 m dans le *kola*.

Les aptitudes agricoles soutendent davantage la distinction. Le *dega* est la pays de l'orge et des fèves, le *kola* celui du maïs et du sorgho, la *basse kola* le pays du coton. Remarque que cette géographie simple des plantes cultivées serait valable vers le sud mais est inapplicable dans les pays du teff et du blé des montagnes amhariques.

La perception de l'étagement déborde largement de l'observation climatique ou agricole pour embrasser une appréciation d'ensemble des milieux. On observe ceci dans les ouvrages arabes les plus anciens sur la région. Ainsi Makrizi dans « *History of the moslem kings of Alissinia* » énumère les sept royaumes arabes de bas-pays inclus dans l'Empire du Négus comme « *misérablement pauvres, de médiocre fertilité et constitué de terres chaudes brûlées* ». La constatation passe à la géographie politique lorsque l'auteur justifie ainsi leurs ambitions territoriales : « *ils font usage de la force pour obtenir ce qu'ils ne peuvent produire mais ce que la montagne peut leur donner* ».

D'Abbadie qui a voyagé quatorze années dans la montagne éthiopienne, principalement au Gojam, s'appuie-t-il sur ses propres observations ou sur l'opinion collective locale pour opposer l'homme du *kola* à celui du *dega* ? Le premier « *est de petite taille, souple, musculeux et bien pris ; ses extrémités sont fines et sèches. Il devient rarement obèse ...* ». L'homme du *dega* est « *de taille plus élevée, d'une ossature relativement plus forte, son teint est souvent aussi foncé ...* ».

Ce sont les Ethiopiens eux-mêmes apologistes de la montagne coeur de l'Etat qui écrivent : « *like all mountains, this Ethiopian mountain has engendered redfrom all times a race of men both hardy and strong, long living, independant of mind and ways ...* ». Chez un autre auteur une appréciation collective oppose également le montagnard crédité de fortes qualités et les gens du bas-pays considérés comme dangereux. Cependant, il faudrait d'après la même source distinguer par province : l'Hamara déjà imprégné de civilisation, le Gadjami calme et docile, le Tigréen fier et indépendant -au total des montagnards où les diverses qualités dominant tandis que parmi les habitants du bas-pays l'Adal est cruel, le Dankali féroce, l'Azobo farouche ! .. Si la dualité simple haut-pays - bas-pays s'impose à l'échelle de l'ensemble et donne lieu à des perceptions globalement différentes, quelques distinctions complémentaires font partie de la géographie du vécu amharique. L'existence d'un étage intermédiaire entre *kola* et *dega* est apparue précédemment et est l'objet de discussion. Par son nom même « *woïna dega* », la « *montagne de la vigne* », il s'agit bien d'un milieu montagnard mais dont l'altitude modérée permet le vignoble. L'expression se maintient bien que son originalité agricole fut passagère. Introduit par les Portugais au XVe siècle le vignoble disparut presque partout en 1855 avec l'oidium. Il est réapparu récemment dans la région de Débré Zeit vers 1 800 m d'altitude. Les auteurs attachent à cet étage intermédiaire les conditions les plus favorables et, partant, le peuplement le plus dense. Pour Reclus (1863, p223), cet étage est compris entre 1 800 et 2 500 m et aurait attiré la population et les activités les plus denses, celles du commerce, de l'artisanat...

D'autres auteurs mettent en question l'existence spécifique de cet étage. Il est évident qu'entre les courbes d'altitude 1 800 - 2 500 m par exemple la topographie peut développer de larges plateaux ou, contrairement, inscrire un versant très raide aux possibilités agricoles insignifiantes. C'est dans ce sens que Cohen (1959) met en doute la pertinence d'ensemble de l'étagement tripartite et souligne que la *woïna dega* ne désigne que quelques districts récents. Ainsi, l'étage de la vigne prend une particulière extension autour du Lac Tana et, de ce fait, une importance historique lors de la phase gondarienne du XVIIIe au XIXe siècles.

Il faudrait poursuivre, région par région, la quête des noms vernaculaires révélant une perception géographique selon l'altitude et les conditions agricoles amhariques. Pour d'Abbadie le *kola* le plus chaud et le plus bas serait un « *beurha* ». A l'autre extrémité, les régions de très haute altitude, à plus

de 3 000 m, sont au Gojam appelées « *tchoqué* » -le même mot désignant un sommet particulier 4 100 m, et au Choa appelées « *worch* » ou « *wurch* » dont le sens initial est givre ou gel. La complication progressive de l'identification des étages comme des milieux naturels ou agricoles spécifiques peut être poursuivie en termes humains. D'Abbadie ajoute à ses deux « *portraits robots* » des hommes du *dega* et du *kola*, celui des habitants de la « *woïna dega* » qui semble réunir plutôt les défauts que les qualités, tendance fréquente au XIXe siècle dans les jugements sur les métiers. L'homme de cet étage serait peu hospitalier, paresseux, efféminé, frondeur ... D'Abbadie souligne qu'il ne se serait pas hasardé à diviser la population en trois classes s'il ne s'était pas basé « *sur les jugements des indigènes* » ...

V. PERCEPTION TOPOGRAPHIQUE

Si nous changeons d'échelle, le lexique des reliefs de détail se résume à quelques termes de valeur plus topographique : « *tarara* » signifie mont ou colline; « *gara* », montagne en général; « *meda* », plaine. Le mot « *amba* » est le plus répandu dans la toponymie. C'est une butte isolée généralement d'origine volcanique à sommet et à versants abrupts. L'équivalent dans le vocabulaire morphologique international serait « *mesa* ». La valeur défensive de ces sites est telle que de nombreux épisodes de l'histoire amharique y ont eu lieu. D'Abbadie en parle comme un *dega* en miniature et les appelle des « *monts forts* ». Pôles défensifs de l'Etat mais aussi refuge d'une féodalité ou d'un banditisme, faiblesse de l'Etat : « *si ces monts forts disposent de sources et de terres arables les rebelles et les ambitieux ne négligent rien pour se procurer ces forteresses dont la plupart sont inexpugnables pour les troupes éthiopiennes* ». Compte-tenu de cette insécurité, beaucoup de simples groupements d'habitat se sont établis sur ces acropoles et le mot « *amba* » glisse de sens et désigne dans certaines régions les villages. Ainsi en Tigré dans le département de Wojira 20 villages portent le nom d'Amba ... On peut aussi signaler une autre interprétation de ce relief particulier qui tient à sa fonction de prison; il suffit de peu de travaux et de peu de surveillance pour enfermer quelques individus dans de tels sites. A l'opposé, un autre usage de l'*amba* auréole le terme de sainteté : il est fréquent que des moines, des ermites y cherchent une solitude protégée par les difficultés d'y accéder.

La toponymie montagnarde se constitue fréquemment autour des deux éléments « *amba* » et « *wan* » désignant une rivière. Sur la carte qui couvre la haute montagne du Simen, sur un territoire de 30 km de côté, on peut compter 32 noms de lieux autour du mot *amba* désignant les sommets ou des versants à forte pente et 18 noms de lieux autour du mot *wan*. Il ne semble pas que le critère d'altitude restreigne l'usage du terme *amba* puisqu'on trouve ce toponyme entre 4 077 m (Amba Ras), 4 323 m (Amba Surwog)... et 2 120 m (Chira Amba)...

D'une façon générale, alors que les hauts-lieux semblent constituer l'armature positive de la carte mentale, les vallées sont perçues comme des obstacles et des lieux répulsifs. Ceci a été mentionné à petite échelle et pour les plus importantes des provinces ou des pays. Les fleuves gonflés par des crues violentes sont en eux-même des barrières difficiles à franchir. Aucun pont n'existe sur des centaines de kilomètres. Ainsi l'Abbay n'est traversé que par un seul pont construit par les portugais au XVIe siècle, le fleuve isolant le Gojam sur trois côtés. Dans ces torrents profonds et impétueux, caïmans, hippopotames pullulent jusqu'au XXe siècle. Aucun village de passeurs. La traversée du fleuve Tékézé qui sépare le Gondar du Tigré n'est possible que par le seul gué d'Enqueto jusqu'au XXe siècle. Les fonds de vallées sont redoutés et le guide du voyageur Raffray résume ainsi la situation : « *Ignorez-vous qu'il règne dans la Vallée de Taccazé des fièvres mortelles. Et les voleurs ? Et bêtes fauves ?* » (Raffray, p. 225). Nous reviendrons plus précisément sur les difficultés de ces « mauvais pays ».

VI. RECHERCHE DES « ETAGES-PAYS »

L'imprégnation montagnarde s'exprime avec vigueur dans le destin historique du peuple amharique. Une lecture obstinément étagée en est la conséquence et le géographe incline à chercher dans les brusques modifications de densité, la confirmation et le calage en altitude de ces « *étages-pays* ». Le peuplement exprime globalement la perception plus ou moins valorisante du milieu, soit qu'elle résulte d'un consensus, soit qu'elle s'établisse sur l'intérêt du groupe socio-économique.

Nous avons décrit ailleurs (Gallais, 1989) la méthode utilisée et les résultats de quelques tentatives de calcul de densité par étage altitudinal. La première s'est appuyée sur les circonscriptions administratives dites *awraja*, (avant la réforme administrative de 1987) et les résultats du recensement de 1984. Ayant choisi l'étagement par 500 m de dénivellation, nous n'avons pu considérer que les *awraja* dont la situation en altitude pouvait s'encadrer dans ce dénivelé : ce qui a limité le calcul à 31 *awraja* sur 102 recensés. Les résultats sont les suivants :

Altitude (m)	Etage	Population	Surface (km ²)	Densité (hbt/km ²)
0-500	Basse kola	174 000	41 200	4,2
500-1 000	Basse kola	580 000	152 000	3,8
1 000-1 500	Haute kola	909 000	65 000	13,8
1 500-2 000	Woïna dega	1 815 000	28 000	64,8
2 000-2 500	Dega	2 161 000	25 600	84,4
2 500-3 000	Dega	4 647 000	59 200	78,5
3 000-3 500	Haute dega	575 000	12 200	47,1

Le tableau précise ou confirme certaines appréciations antérieures :

- Jusqu'à 1 500 m le *kola* aride ou subaride ne porte qu'un peuplement léger, similaire à ce qu'on trouve ailleurs au Sahel pastoral et oasien.
- Le brusque gradient qui accompagne la montée au-dessus de 1 500 m justifie la reconnaissance de l'étage agricole de la *woïna dega*.
- De 2 000 à 3 000 m, peu de changement dans le peuplement exceptionnellement dense pour ces altitudes.
- Diminution sensible à partir de 3500 m mais maintien d'une forte occupation.

Une analyse plus régionale a été faite dans la très haute montagne du Simen, aux confins du Gondar et du Tigré, un des bastions historiques de l'Ethiopie, en s'appuyant sur la carte précise et détaillée de Werdeker ... (1968). Dans la vallée de la Bambiya nous avons réparti les habitations en altitude par tranches de 100 m entre 2 000 et 3 400 m. Nous avons pu établir qu'entre 2 700 et 3 500 m le peuplement demeure identiquement vigoureux sauf si la contrainte topographique « *pent*es » intervient. Il n'est plus possible ici de distinguer une haute montagne moins peuplée vers 3 000 m. Le peuplement se prolonge moindrement entre 3 500 et 4000 m. Cet exemple confirme l'implantation montagnarde exceptionnelle du peuplement amharique. Il est temps d'en détailler les déterminations qu'elles soient matérielles ou morales.

VII. RECHERCHE DE L'ETAGE OPTIMUM

Le choix est global, s'exprime comme résultant de causes évidentes d'après les intéressés. Un esprit critique, c'est-à-dire étranger, pourrait discuter ces évidences, mais l'important n'est pas leur réalité objective mais leur représentation indiscutée. La montagne est vue comme un pays spécialement fertile et d'Abbadie (1980) dit des cultures que « *souvent elles rapportent plus de 4 000 pour 1* ».

La fertilité générale des sols est réelle. Les lourdes argiles venant de la décomposition des basaltes sont toujours appréciées chimiquement mais leur mise en culture demande des labours répétés. Pour y faire face l'outillage est médiocre : l'araire de bois est légère, l'attelage de deux boeufs est peu puissant. L'extension de l'araire amharique sur le pieu à fouir ou sur la houe utilisés par les peuples du Sud, n'a pas été interprétée uniformément comme un progrès, mais quelquefois comme un aspect dangereux de l'amharisation (Gascon, 1977).

Les conditions de climatologie agricole sont évidemment plus favorables que celles du bas-pays. Les sécheresses sont atténuées, mais le *dega* n'y échappe pas entièrement surtout celui des versants sous-le-vent dans les montagnes du Tigré, du Wélo oriental qui furent spécialement frappées par la famine des années 1972-1973 et 1983-1984.

Schématiquement l'étage 1 500-2 000 m, correspondant selon les régions au *woïna dega*, reçoit pour les versants « au-vent », c'est-à-dire tournés vers l'ouest ou le sud-ouest entre 1 500 et 2 500 mm, contre 700 et 1 200 mm pour les versants « sous-le-vent » abrités de la mousson pluvieuse.

Le *dega* à plus de 2 000 m d'altitude est inégalement pluvieux selon l'exposition et la latitude sahéenne jusqu'au Sud-Choa. Il en résulte des situations pluviométriques assez différentes pour des stations aux altitudes similaires : Debré-Markos, 1 509 mm ; Gondar, 1 200 mm ; Addis-Ababa 1 128 mm. Sur la plus grande partie de la région amharique qui nous intéresse le régime pluviométrique est aux pluies d'été de mai à octobre. Seul le versant sous-le-vent du Wélo (Kombolcha) connaît un régime discrètement modal (petites pluies de printemps).

Pour ce qui vient du *kola*, c'est autant que l'augmentation des pluies, le rafraîchissement des températures, de l'ordre de 0°7 par 100 m, qui est ressenti favorablement. Impression du voyageur et de l'autochtone : nous avons voyagé avec un haut fonctionnaire éthiopien chargé d'un programme de développement pastoral dans le *kola* de l'extrême sud, qui vivait à Addis et ne faisait à son poste que de très rares apparitions. Sa répulsion pour le *kola* était dû d'après lui à la chaleur accablante entraînant la maladie ! L'avantage agricole est certain : les indices d'aridité combinant précipitations et températures diminuent fortement passée l'altitude de 2 000 m. Les courbes ombro-thermiques limitent à 4 mois en moyenne la période biologiquement sèche à Addis, en fait 3 à 6 mois selon les années. La durée de la période végétative, grossièrement définie par les jours de précipitations supérieures à

l'évapotranspiration potentielle, y est de 235 jours alors qu'elle n'est que de 133 jours à Kombolcha qui bénéficie de la même pluviométrie (1 083 mm contre 1 128 mm), mais dont l'altitude est moins élevée : 1 900 m contre 2 400 m.

Cependant, si la diminution des températures réduit l'aridité, le froid se substitue à celle-ci comme principale contrainte agricole à partir de 2 300-2 500 m avec apparition du gel. Vers 3 000 m, la moyenne annuelle des températures n'est plus que de 13°, la grêle tombe plus de 30 jours par an. La contrainte est agricole certes, mais un problème de santé existe chez les ruraux dont l'habitat est peu protecteur et le combustible extrêmement rare, souvent réduit aux galettes de bouse qu'on voit sécher sur les pierres autour de la maison.

Ainsi, la climatologie semble situer l'étage optimum entre la relative aridité et l'irrégularité interannuelle des pluies caractérisant le *kola* jusqu'à 1 000-1 500 m selon les régions, et l'apparition d'un hiver avec un gel fréquent au-delà de 2 500-3 000 m. Un grand nombre de cultures y sont possibles et pratiquées (fig. 3). Pour ne citer que celles du Pays amharique : tef, blé, lentilles, pois, pomme de terre, patate, orge ... Cette polyculture intensive soutenue par un large emprunt aux légumineuses et confortée par un petit élevage est incontestablement la condition nécessaire des fortes densités correspondantes dans cet étage.

Cependant, force est de constater qu'il n'y a pas une parfaite concordance entre cet étage agro-climatique optimum qu'on peut placer de part et d'autre de 2 000 m et les densités maxima calées plus haut jusqu'à 3 000 m, voir 3500 m dans le Simen. Il faut en conclure que d'autres conditions explicatives interviennent, établies sur diverses perceptions valorisantes que nous intégrons dans la notion « *d'étage de prestige* ».

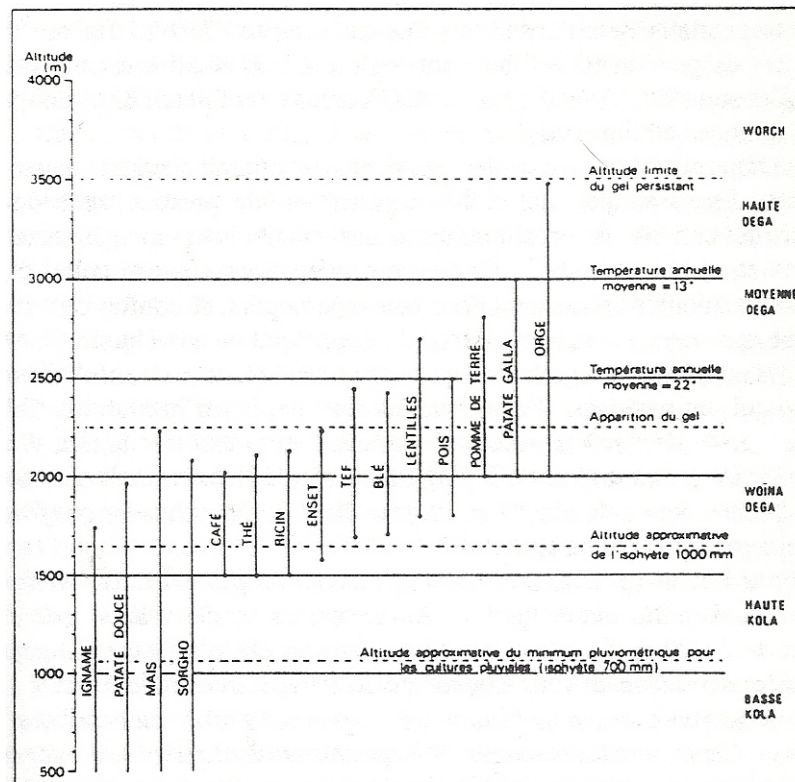


Fig. 3 - Etagement agricole en Ethiopie

VIII - L' « ETAGE DE PRESTIGE »

Une remarque simple est à l'origine de cette notion d' « *étage de prestige* ». les diverses capitales qui se sont succédées en Ethiopie chrétienne furent à des altitudes similaires : Axoum à 2 250 m, Lalibella à 2 200 m, Gondar à 2 200 Addis étage entre 2 400 et 2 600 m. En dehors du pays amharique historique, divers faits brouillent la relation. Les routes du commerce, les villes marchandes surtout fréquentées par les musulmans se situent plus bas fréquemment dans le *woina dega*, étage des marchés et de l'artisanat, souligne d'Abbadie. Avec les conquêtes de Ménélik annexant le bas-pays, le pouvoir impérial établit des garnisons, une féodalité, des points de surveillance, les *katama* (Gascon, 1989) à des altitudes plus basses. Cependant malgré le débordement du cadre traditionnel amharique par l'Etat multi-ethnique excluant Addis-Ababa, la distribution des villes et de la population urbain montre une certaine persistance à un groupement entre 1 750 et 2500 m : 28 sur 53 centres de plus de 10 000

habitants et 1 114 000 citadins sur un total de 1 650 000, soit 67 %. Avec Addis-Ababa l'étage rassemblerait 82 % des populations urbaines éthiopiennes.

Si nous cherchons à élucider les raisons qui ont fait choisir au personnel dirigeant, disons au pouvoir politique, un étage de prestige nous devons déborder des conditions agroclimatiques qui seraient plus avantageuses un peu plus bas et nous intéresser à d'autres préoccupations : parmi celles-ci, les conditions sanitaires intimement liées dans la perception, au confort climatique. De nombreux voyageurs se font l'écho de l'appréciation autochtone. D'Abbadie (p. 87) remarque « *le séjour en dega passe pour être toujours sain* » alors que les kola qui ont des cours d'eau continus sont frappés d'insalubrité. « *Même salubres, elles deviennent malsaines lorsque les premières pluies d'hiver humectent les terres altérées* ». Il s'agit bien sûr de l'action malveillante des esprits qui hantent ces fonds : « *Les Djins veillent sur leurs bords pour frapper de fièvres pernicieuses ou typhoïdes* ».

Pour Reclus (p. 242) « *les habitants des hauts plateaux redoutent l'air fiévreux du Koualla autant que les Européens et ne descendent guère au-dessous de 1 000 m d'altitude pendant la saison des pluies. Le danger que courent les montagnards sous l'influence délétère de la chaleur humide est la meilleure garantie des populations de la plaine contre toute attaque des Abyssins ... Cependant les chasseurs d'éléphants et les négriers qui descendent dans les régions basses peuvent braver impunément, dit-on, les miasmes de la plaine : ils se soumettent quotidiennement à des fumigations de soufre* ».

Dans beaucoup de régions à fortes pentes, la préoccupation sanitaire amène le paysan à conserver un habitat élevé tout en cultivant 1 000 m plus bas dans les fonds plus fertiles : ceci a été observé dans les Merhabété dont les versants se tiennent entre 2 300 et 1 600 m.

Il est difficile de faire un bilan objectif et actuel des risques pathologiques comparés du Haut et du Bas Pays. Si l'on considère généralement l'altitude de 1 500 m comme une limite très approximative de la malaria endémique, les modifications de milieux écologistes peuvent permettre à la tsé-tsé de prendre de la hauteur. C'est apparemment ce qui se passe dans la vallée de la Finchaa, affluent de la rive gauche du Nil bleu. Le fond de la vallée vers 1 800 m a été largement défriché par des entreprises de grande culture. Les bovins expulsés des terres cultivées sont remontés sur les escarpements à 2 000 m accompagnés du *Glossina morsitans ugandensis* qui s'installe dans les boisements. On craint également que les habitants de la vallée soient davantage piqués du fait de la raréfaction des animaux sauvages.

En ce qui concerne les schistosomiasés, le courant des principaux fleuves montagnards est trop rapide pour accueillir les mollusques hôtes intermédiaires et les températures deviennent trop faibles, 16° en moyenne à 2 200 m, pour permettre le cycle du parasite. Cependant, si les conditions hydrographiques locales le permettent, le *woïna dega* peut contenir des sites à schistosomiasés ; c'est le cas par exemple de Adi Arkay à 1500 m (Gallais, 1989, p. 79).

Cependant, le sentiment d'une bonne salubrité n'est-il pas dû au simple confort climatique quand on peut dans de bonnes conditions d'habitat et d'habillement éprouver l'agrément de la fraîcheur tout en étant protégé du froid saisonnier du *dega* ? 2 500 m, les hameaux visités à Debré Birhan montrent une situation inquiétante. Comment se chauffer l'hiver dans des maisons aux pierres mal jointes ? Dans un *dega* complètement déboisé, le bois est trop coûteux bien qu'on plante systématiquement quelques eucalyptus autour de la ferme. Il faut se chauffer et cuire au feu inefficace des galettes de bouse de vache séchées. Dans ces conditions les affections respiratoires sont très répandues.

Quoi qu'il en soit, on peut accepter l'idée qu'un gradient net de salubrité sépare le *woïna dega* du moyen et haut *dega* à partir des environs de 2 000 m. Dans les années récentes un certain nombre d'épidémies meurtrières dans le haut-pays ont épargné le *dega* : en 1958, 100 000 victimes d'une épidémie de malaria à moins de 1 800 m ; en 1960, une épidémie de fièvre jaune jusqu'à 2 000 m ... L'idée d'une certaine sécurité individuelle chez le paysan, le voyageur, le commerçant ...

Cette recherche de la sécurité physique dans la montagne a déjà été évoquée à travers les grandes étapes de l'histoire du haut-pays. Recherchant à travers le vocabulaire géographique quelques points de repère, nous avons vérifié les divers sens du mot *amba* et le rôle joué par ces fortifications naturelles : autant de Gergovie et d'oppida abritant les populations en cas de besoin; refuge mais aussi prison éventuellement, ou lieux d'asile pour hors-la-loi. Parmi ces derniers, on peut citer Tedowa Mariam en Amhara, Somama dans le Wélo, Martola-Mariam dans le Gojam. Amba Alagi culminant à 3 469 m dans le Tigré était un lieu de relégation facile à surveiller. Il en est de même pour Wohéni près de Gondar dont la colline de 300 m sert de prison où l'empereur relègue à l'occasion les membres de sa famille. L'*amba* de Haïe dans le Simen sert de garde-trésor pour le chef de province. L'*amba* de Magdalla à 2 277 m fut l'ultime bastion de résistance de Theodoros où il se suicida en 1868. Le rôle de ces *amba* augmenta pendant la période d'anarchie et d'insécurité du XIXe siècle, époque dite du règne des féodaux « *mesafint* ». Cette insécurité dépeupla largement certaines régions rurales et concentra la population dans ces sites particuliers ou dans des villes lieux d'asile protégés par leur souverain ou leur prestige religieux. Ainsi, le Sahar-Midir, région du Gojam, fut dépeuplé par les razzia oromo au XIXe siècle. Cependant, d'une façon générale, la difficulté physique extrême du parcours et le froid

suffisaient décourager les envahisseurs du *dega*. D'innombrables relations rapporte l'hécatombe subie par le froid lors du franchissement des hauts cols.

Contrairement à cette fonction et à cette interprétation des hauts lieux du *dega*, les vallées furent toujours considérées comme des lieux dangereux. Marches et frontières chaudes entre royaumes ou principautés, forêts-galeries infestées et insalubres, repères de bêtes fauves, carnassiers, hippopotames, éléphants, caïmans, elles sont également les lieux de refuge de hors-la-loi, bandits de grand chemin plutôt qu'opposants politiques, ou de groupes tribaux archaïques. D'Abbadie décrit les Kentlé, peuplades migrantes dans ces fonds du Nil bleu, chasseurs, pêcheurs, ramasseurs de miel. A certaines époques, les vallées furent aussi le refuge de petits groupes amhariques. Ainsi au Choa lors des invasions Galla d'après Coulboux (1929).

Quoi qu'il en soit la dimension verticale du pays amharique s'exprime clairement en terme de sécurité et de dangers. Gagner les sommets existants ou aménagés, c'est se mettre en meilleure posture, descendre c'est affronter des périls. Comme on le dit à d'Abbadie "*There is a danger, there is surely a danger when we descend the walky and cross the river*".

IX - SACRALISATION

Mais en fait, la sécurité offerte par le haut-pays n'est que l'aspect trivial d'une véritable sacralisation de la montagne. La religiosité amharique est ici dans la droite ligne d'une tradition chrétienne et, au-delà, hébraïque : Mont Sinai, Mont des Oliviers ... , l'Ancien et le Nouveau Testament sont ponctués d'épisodes « *montagnards* » essentiels.

Cette sacralisation apparaît d'abord à travers un certain nombre de sommets. Le volcan Zouqala qui domine à 3 000 m l'horizon au sud d'Addis est un lieu vénéré (Berlan, 1953). Une église, un couvent ont été construits à côté du cratère, lieu du pèlerinage annuel honoré anciennement par la participation du Negus. L'eau du lac de cratère a des vertus thérapeutiques miraculeuses. Dans les bois voisins, les femmes galla pratiquent des danses pour remédier à la stérilité. Des grottes abritent des ermites. Le saint patron du Zouqala est Québré Menfes Quéddout, Saint du Choa depuis le XIII^e siècle. L'apparition de certains de ses attributs sont commentés et associés à la vie courante paysanne. Le *keremt*, la saison des pluies estivales est réputé commencer au Choa quand une coiffe nuageuse se forme à son sommet.

La sacralisation se lit communément dans le réseau serré d'églises, chapelles, oratoires qui s'observe dans le paysage d'autant que ces édifices sont généralement au sommet des buttes et entourés d'un bouquet de cèdres et d'arbres toujours verts. Dans le haut pays, il n'est pas rare qu'ils soient plus nombreux que les hameaux. Ainsi, dans le Wodjirat du Tigré, 39 églises pour 20 *amba*, soit une église pour 125 familles. Dans le haut Simen une observation attentive de la remarquable carte déjà mentionnée relève 47 chapelles sur 900 km², dont dix à Maryam, six à Giorgis, quatre à Mikael, sept à Abbo, dieu le père, deux à Bata. La répartition en altitude montre que l'étage contenant le plus de sanctuaires est entre 2 500 et 3000 m, alors qu'il n'y en a que cinq entre 2 000 et 2500, trois à moins de 2 000 m, et une seule église à 3 550m. A ce réseau, chrétien s'ajoute un sanctuaire juif.

Au-dessus du réseau de ces églises paroissiales (*gatar*) le haut-pays est polarisé par les grandes abbayes célèbres : les « *dabra* », sur la carte souvent « *débré* ». Il est intéressant de savoir que les philologues ont montré que le mot d'origine signifie « montagne ». Dans le même ordre d'idée Lods (1930) rappelle que le terme usuel pour désigner un sanctuaire canéen ou israélite était *bâmâ* dont le sens étymologique est « colline ». Ces monastères ont joué des rôles historique, militaire et culturel de premier plan et furent souvent des germes de centres urbains. A côté de certains se trouve un lieu d'asile (*gedem*) respecté. Sans prétendre établir une liste complète, citons quelques-uns de ces lieux. Au Tigré, Débré Damo est un monastère perché à 2560 m, position très forte dont Reclus dit qu'il n'est accessible que par des cordages. Datant du VI^e siècle, il y eut jusqu'à 6 000 moines. Quand Axoum, à 40 km de là, fut détruit par l'Emir Gragn, le souverain Lebna Denguel y fut assiégé et y mourut en 1540. En Erythrée, plusieurs couvents jalonnent la route d'Asmara à la mer Rouge : celui du Mont Bizen à 2 480 m fondé au XIV^e siècle, celui du Mont Coazié à 2 486 m, Débré Selassier sur un *amba* à 2 100 m et datant du XVIII^e siècle. Egalement en Erythrée, Débré Libanos a été fondé dès le VI^e siècle à 2 050 m dans un site inaccessible. Aux environs du lac Tana, on trouve un groupe d'églises et de couvents vénérés parmi lesquels Débré Mariam sur une île, l'asile de Koarata ... Sur la route de Gondar à Addis, Débré Werck et Dima sont des villes très religieuses. Mais le principal sanctuaire de la province de Gondar est Débré Thabor, centre de pèlerinage et résidence principale de Théodoros au XIX^e siècle. Il est au pied d'un des massifs les plus élevés d'Ethiopie, le Gouna à 1230 m. Au Choa, Débré Libanos, fondé au XIV^e siècle, a profité de la montée en puissance de la province. Lieu de sépultures des principaux personnages il possédait une source miraculeuse branchée sur le Jourdain ! Au Wélo, c'est toute la région de Lalibella qui constitue un *dega* saint.

La montée en altitude est donc perçue comme une ascension spirituelle dans la tradition amharique chrétienne. Les hauts-lieux rapprochent de la demeure céleste. Il n'est donc pas étonnant

que les voyageurs, qu'un long séjour a imprégné des appréciations traditionnelles aient un accent mystique pour parler du haut-pays et, par opposition, une vision sinistre de la descente vers le bas-pays. Ainsi d'Abbadie (p. 541) : « *en descendant de l'Ethiopie vers la mer si on s'arrête un instant sur un des contreforts qui était le pays chrétien, on n'aperçoit à ses pieds qu'arêtes pelées, plus loin des terres vides, plates, désolées, puis la mer Rouge et, si c'est le matin, un immense disque sanglant* ». Au mieux, ce bas-pays est une antichambre pour mieux se préparer à l'entrer en *dega* : « *Il semble du reste que le pays soit admirablement approprié pou servir comme de vestibule à l'entrée en Ethiopie. Il convient au voyageur de s'y recueillir, de s'y dépouiller d'habitudes, de préjugés ... qui empêcheraient de participer à la vie de ce peuple chrétien* ». Une fois arrivé dans le haut-pays, c'est avec un certain mépris que l'homme du *dega* se retourne un instant : « *sur le bord de son plateau l'homme du dega s'arrête, écoute et sourit de plaisir mais aussi de dédain* ».

X. LA « DEMONTAGNISATION »

Tous les éléments qui viennent d'être passés en revue, qu'ils soient des représentations mentales, des avantages matériels, de meilleures conditions sanitaires et, à l'origine, un modèle déplacé lors de migrations anciennes, contribuent à faire de la montagne un milieu privilégié de fixation. A cela s'ajoutent les immigrations-déportations vers l'étage de prestige subies par des peuples voisins asservis, qui ont contribué à élever les densités ; l'esclavage exista en Ethiopie jusqu'au XXe siècle ! Il en résulte une pression démographique renforcée par le croît naturel des populations évalué sur l'ensemble de l'Ethiopie à 2,54 % annuel en 1974 (CSO, 1974). Le dernier recensement en 1984 estime le croît naturel annuel à un chiffre encore plus élevé de 29 pour mille.

Cette pression démographique a-t-elle atteint un niveau tel que des migrations importantes y répondent ? Traditionnellement, les habitants du *dega* répugnent à coloniser le bas-pays et il ne semble pas y avoir eu une descente spontanée à l'époque contemporaine. Cependant, les Empereurs ont fixé des familles amhariques en dehors du pays historique au fur et à mesure de l'expansion vers le Sud. Ils le firent sur les *katana*, postes militaires et administratifs, plutôt que colonies agricoles. Sous le nom de *neftegnas* on les trouve par exemple dans les montagnes du Harague, mais il s'agit davantage d'une amharisation culturelle sur les populations en place que d'une migration montagne-plaine. Au sud du Pays Amharique, Bureau (1981) décrit dans le pays Gamo une certaine descente du peuplement vers les couloirs des lacs explicable par le surpeuplement du haut-pays, l'assainissement des basses terres, le développement urbain, l'implantation d'opérations agricoles modernes.

Dans les régions amhariques et tigréenne qui nous intéressent, beaucoup de conditions engageraient à une certaine « *démontagnisation* » : densité rurale considérable, érosion des sols souvent catastrophique, risque de sécheresse jusqu'à une altitude élevée sur le versant sous-le-vent du Wélo-Tigré. La comparaison entre les résultats de l'estimation de la population en 1975 et ceux du recensement de 1984 est certes une opération risquée. Nous l'avons tenté avec prudence sur l'ensemble de l'Ethiopie (Gallais, 1989) et sans solliciter excessivement les chiffres, nous avons pu faire ressortir les régions attractives en particulier le triangle Addis - couloir des lacs - Kefa, ceci en dehors du Pays amharique. Si nous restons dans notre cadre et classons les *wereda* (sous-divisions d'*awraja*) selon leur altitude moyenne et en excluant ceux dont le gradient de relief est trop élevé, nous avons pu constater les croûts suivants par grands étages : 96,8 % pour les *woïna dega* contre 39,8 % pour le moyen et 55 % pour le haut *dega*. Peut-on rapprocher ces chiffres des densités par étage et constater que le croît le plus faible correspond aux densités les plus fortes entre 2 000 et 3 000 m ? Quoi qu'il en soit, un réajustement discret mais incontestable du peuplement a lieu vers cet étage de la « *montagne de la vigne* » dont l'infériorité de peuplement par rapport au *dega* le plus élevé n'était pas explicable du point de vue agro-climatique. Pour s'intéresser plus particulièrement aux dernières années, les transferts de population des régions sèches du Tigré et du Wélo vers les établissements (« *settlements* ») installés en majorité dans les étages pluvieux du Sud-Ouest doivent également être compris comme une « *démontagnisation* » modérée. Les « *settlements* » les plus importants observés après la grande opération de transfert en 1985-1986 se tiennent à moins de 1 500 m d'altitude : projet des 128 000 familles à Gambella entre 800 et 600 m d'altitude, 10 000 familles à Météma vers 1 000 m d'altitude, 120 000 familles Métékel entre 800 et 1 000 m d'altitude, 32 000 familles à Assoa vers 1 500 m d'altitude, 24 000 personnes à Anger Gutin et Dedesa vers 1 400 m d'altitude ... Les opérations de villagisation qui, selon les diverses sources, auraient touché 4 600 000 personnes en fin 1986, 2 700 000 familles en 1990, ne représentent pas le même transfert en altitude. Cependant, les villages compacts et géométriques doivent s'établir sur une terrasse plane remplaçant le semis de hameaux couronnant traditionnellement les collines. Faible gradient d'altitude, mais nouvelle vision du monde !

Il faut bien admettre que certaines des raisons matérielles ou culturelles lui contribuaient à faire de la haute montagne le milieu de prédilection de la civilisation amharique n'ont plus la même importance. Partout où des projets agricoles sont prévus, des campagnes sanitaires permettent un contrôle efficace des maladies endémiques. L'insécurité devant les fauves ou devant les rebelles et

bandits englobés généralement sous le nom de « *shifita* », n'existe plus guère dans le bas-pays mis à part les partisans tigréens et érythréens qui tiennent d'ailleurs plutôt à la montagne. Enfin, la sacralisation de la montagne perd, comme tout le cadre religieux, une partie de son importance. C'est surtout vrai pour les religions non coptes : catholiques et juifs. Mais même pour les fidèles de l'Eglise orientale la séparation de l'Eglise et de l'Etat avec le nouveau statut des prêtres, l'absence d'églises dans les « *settlements* » ou les lieux de villagisation, révèlent la laïcisation officielle et la perte de substance d'une géographie religieuse fortement associée à la montagne.

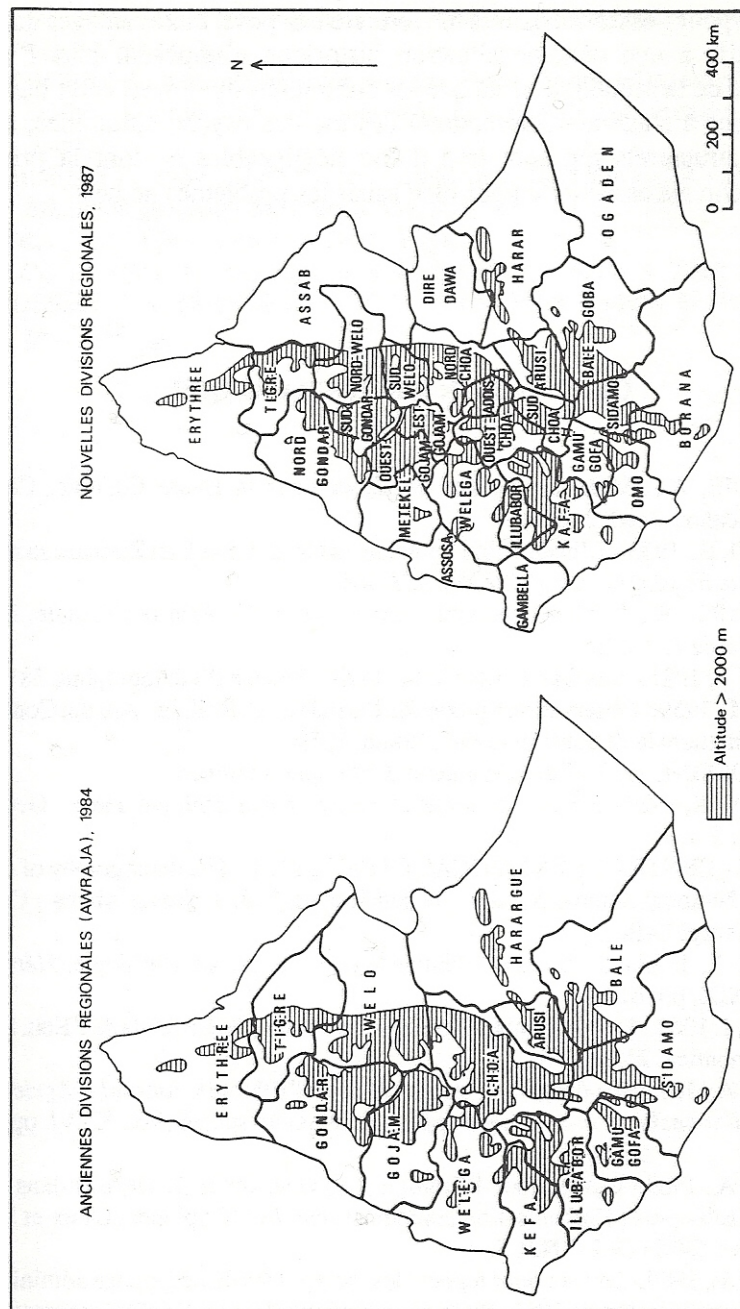


Fig. 4 - Divisions administratives régionales en 1984 et 1987

On pourrait vérifier par certains marqueurs plus précis la tendance à la « *démontagnisation* ». Dans la perception collective, elle se confond bien davantage avec l'exode rural vers les centres urbains plutôt qu'avec les migrations rurales spontanées ou dirigées. L'urbanisation est traditionnellement le marqueur de l'étage de prestige et le développement des capitales régionales se poursuit entre 1 800 et 2 500 m. C'est le fait de cinq sur six de celles-ci : Bahir-Dar, Gondar, Nazaret, Debré-Zit, Mekelé. Seule la ville de Dessié est à plus de 2 500 m. Une analyse plus précise serait nécessaire pour apprécier le phénomène selon les différentes catégories de villes, mais il est bien évident que les noeuds les plus actifs du réseau urbain actuel se calent en altitude plus bas que la population rurale globale.

Un second marqueur est d'ordre administratif : le plan de découpage décidé en 1987-1988 par le Shango, chambre des députés, bouleverse les divisions antérieures (fig. 4). Vingt-quatre et cinq autonomes remplacent les quinze unités précédentes. Nous n'analyserons pas cette révolution administrative sous tous ses aspects dont les principaux sont évidemment d'ordre politique (Gascon, 1988), mais uniquement dans la perspective de la montagne. L'ancienne division fait du haut-pays le centre dominant les étages complémentaires de la *woina dega* et du *kola*. Chaque province associe un compartiment montagneux, le piémont, la plaine, marche et réserve. En bref, les limites provinciales sont transversales aux courbes de niveau. Cette sectorisation rayonnante autour du noyau montagnard central laisse la place dans le nouveau découpage à un système de composants plus indépendants et

établis prioritairement sur les majorités ethniques. Cela se traduit pour les quatre provinces anciennes à majorité amharique par un fractionnement en treize unités qu'il est plus facile d'inscrire dans l'orographie. La division administrative gagne en homogénéité régionale. Bien qu'on ignore les moyens mis au service d'une éventuelle décentralisation, en particulier dans la politique de développement, ce redécoupage administratif traduit bien le recul du projet impérial s'exerçant à partir de la haute-montagne dominante.

Il est évident que quelle que soit l'évolution prochaine du régime éthiopien, la dynamique du développement régional tend à la « *démontagnisation* ». Les grands aménagements hydro-agricoles et les barrages gigantesques récemment établis, les Fermes d'Etat, les « *settlements* » établis depuis dix années, le développement industriel, l'extension des plantations, la nouvelle Ethiopie s'organise pour l'essentiel dans le moyen et le bas-pays. Les avantages du haut-pays relatifs à une certaine situation historique n'imposent plus l'image valorisante de la montagne alors que les contraintes du moyen et du bas-pays ont tendance à s'atténuer. Demeurent des inerties psycho-culturelles et des héritages structurels qui sont loin d'être négligeables et dont la prise en considération est essentielle pour bien saisir les problèmes actuels.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

- D'ABBADIE, A., 1980.- Douze ans de séjour dans la Haute Ethiopie. Cita del Vaticano : Reed, 2 tomes.
- BERLAND, E., 1953.- L'installation humaine au Choa. Le volcan Zuqula sa région. *Revue de géographie alpine*, pp. 553-564.
- BLANCHARD, R., 1929.- Géographie universelle. t.V, Asie occidentale. Paris : Librairie A Collin.
- BUREAU, J., 1981.- Les Gamo d'Ethiopie. Paris: Société d'ethnographie, 381 p.
- COHEN, M., 1959.- Observation à propos de l'article de C. Roll. *In* : Atti dei Convegno Internazionale di Studi Ethiopici, Roma, 1959.
- CONTI ROSSINI, 1937.- Ethiopia e genti d'Ethiopia. Florence.
- COULBEAUX, 1929.- Histoire politique et religieuse de l'Ethiopie. Paris : Genthner édit.,3 vol.
- ETHIOPIE - CENTRAL STATISTICAL OFFICE, 1974.- The demography of Ethiopia. National Sample Survey, Second Round, Vol. 1. Addis Ababa : Central Statistical Office.
- GALLAIS, J., 1985.- Sécheresse - famine – Etat : le cas de l'Ethiopie. *Hérodote*, XXXIX, pp. 61-87.
- GALLAIS, J. 1989.- Une géographie politique de l'Ethiopie, Le poids de l'Etat. Paris : Economica, 213 p.
- GASCON, A., 1977.- Le dangwara, pieu à labourer d'Ethiopie. *Journal d'Agriculture Traditionnelle et de Botanique appliquée*, Numéro spécial, vol. XXVI, pp. 111- 123.
- GASCON, A., 1989.- Les bastides d'Ethiopie. Les villes fortes de Menelik dans le sud de l'Ethiopie et l'urbanisation contemporaine. *In*: Tropiques, Lieux et Liens. Paris: ORSTOM-C.N.R.S.
- GASCON, A., 1989.- Diviser pour régner : les vicissitudes du découpage administratif de l'Ethiopie depuis 1941, étude géographique. *In*: Xe Conférence internationale des études éthiopiennes, 9 p.
- LAST, G.C., 1954.- Our Wealth. An elementary human geography of Ethiopia. Addis Ababa.
- LODS, A. - 1930.- Israel. Des origines au milieu du XVIIIe siècle avant notre ère. Paris : Reed-Albin Michel.
- P ANKHURST, R., 1988.- Muslim commercial towns villages and markets of Christian Ethiopia prior to the rise of Tewodros. *Athiopyche Forschungen* (Stuttgart), Band 26.
- PEDRIDES, S.P., 1964.- The Empire of Ethiopia in the XVth and XVIth centuries. *Ethiopian geographical Journal*, vol. II, n° 2.
- RAFFRAY, A., 1876.- Abyssinie. Paris : Plon.
- RECLUS, E.- 1893.- Nouvelle géographie universelle, t.X. Paris: Hachette.
- WERDEKER, J. & BRANDSTATTER, L., 1968.- Roch Semyen. *Erdkunde*, XXII, pp.33-39.